

Tête baissée dans les eaux glacées de la Kumbu Kola

Suite de la page 39

A treize ans, après son « certif », il doit se débrouiller tout seul. Il fait la vaisselle dans des restaurants, vend des meubles, des machines à laver, devient pompiste et carrossier. A vingt ans poseur de moquette pour une entreprise de Sallanches, il se marie, se met à son compte avec, pour tout capital, sa vieille Citroën qu'il vend 2000 F. C'était en 1973. Sept ans plus tard, le petit artisan ne se porte pas mal du tout. Il a même deux emplois : une secrétaire et un ouvrier et enfin des loisirs pour réaliser son rêve : dévaler tête la première les torrents de montagne. C'est que la nage en eau vive est devenue sa passion. Un sport nouveau qu'il veut rendre aussi populaire que le ski.

Pour cela, il met au point et perfectionne un équipement : un casque, un tuba, des lunettes, des palmes, une combinaison en néoprène rembourrée aux genoux et aux épaules, et surtout l'hydrosac : une énorme poche que le nageur lie devant lui comme un bouclier pour amortir les chocs et dont les casiers étanches peuvent contenir vêtements secs et provisions. Pour faire connaître la nage en eau vive, Dédé multiplie les manifestations. Chaque année, il organise une course de dix kilomètres dans les gorges de la Fier, près d'Annecy. Les amateurs qui n'hésitent pas à se lancer tête baissée dans les eaux rageuses des torrents s'inscrivent de plus en plus nombreux. En 1981, il dévale à toute vitesse, entre rochers et tourbillons, un torrent glacé qui prend sa source dans les séracs du mont Blanc. L'exploit est filmé et le film obtient un oscar au festival du film d'aventures de La Plagne. Du coup, l'armée à son tour s'intéresse à ce sport. En cas de guerre, on peut toujours, pour surprendre l'ennemi, avoir besoin d'un soldat capable de se laisser glisser au fil de l'eau.

La Fédération française de natation dresse l'oreille et la télévision aussi. Si tout le monde s'y intéresse, pourquoi ne pas taire mieux encore : par exemple devenir le nageur en eau vive « le plus haut du monde » ? Celui qu'on ne pourra jamais battre. Pourquoi pas la Kumbu Kola ?

Facile de réunir les membres d'une expédition. Mais beaucoup moins aisé de trouver les quatorze millions de centimes nécessaires pour arriver à Katmandou, louer les services du sirdar, des vingt sherpas et de quatorze yaks indispensables pour acheminer au pied de l'Everest neuf cents kilos de matériel plus une planche à voile.

Après une semaine de marche dans le froid, arrive au glacier de Kala

Les réunions succèdent aux réunions. Il faut prendre contact avec les sponsors, présenter le projet, discuter. Bref, neuf mois de palabres, d'énervement et d'incertitude pendant lesquels il est difficile de s'occuper de la petite entreprise de pose de moquette qui commence à battre de l'aile. Trop tard pour reculer.

Un beau matin, tout le monde se retrouve à Nantché Bazar, dans un petit hélicoptère perdu sur les flancs de l'Himalaya, à 3 600 m d'altitude. Et les problèmes d'argent sont oubliés.

C'est là, précédée par les sherpas et les yaks, que l'expédition entame la longue ascension jusqu'au glacier de Kala Patar. Une semaine de marche dans le froid des sommets. Et, le 6 octobre, l'équipe arrive à son but : Golak Sheb, le camp de base des alpinistes de l'Everest, établi près d'un lac à 5 300 m d'altitude. C'est là que Dédé se jette à l'eau !

En l'occurrence, les plus ravis et les moins frigorifiés par le spectacle, ce sont les sherpas et les bergers des grands alpages qui accourent près du lac pour contempler cet étrange personnage vêtu de rouge, avec un nez en forme de tuba. Des pieds palmés comme les oies, et un hublot en guise de lunettes. Plutôt inquiets, les Népalais reculent quand Dédé approche. Les femmes

serrent leurs enfants dans leurs bras. On n'ose pas le toucher. Mais on lui trouve un surnom : « Le Yeti-rouge-caoutchouc-plastique ». Traduction parfaitement fidèle faite par Zumbu le sirdar.

C'est quarante-huit heures plus tard, à plusieurs kilomètres de marche en contrebas, que la vraie descente commence dans les eaux froides de la Kumbu.

Le plus impressionnant dans ce genre d'exploit, affirme Dédé, c'est qu'on est toujours tête la première et qu'à tout instant on peut se fracasser le crâne contre les rochers. Pour éviter de terminer disloqué au pied d'une cascade, il faut avancer cent mètres après cent mètres. Et, à chaque fois, sortir de l'eau pour reconnaître les tourbillons, les veines d'eau, les écueils et autres accidents de parcours.

Sur la berge, tout le monde s'affole, la petite silhouette rouge disparaît dans le torrent

A quinze kilomètres à l'heure, ce n'est plus du tourisme. Et vraiment pas une partie de plaisir. Plutôt un corps à corps guerrier avec le courant et ses eaux tumultueuses. A tout instant, on peut être entraîné en chute libre dans une cascade mortelle. Une seule protection : une corde et des bouées que l'on fixe en travers de la rivière à la fin du parcours reconnu.

Encore la protection est-elle illusoire quand on est lancé à toute vitesse. Et Dédé en fait l'expérience le 13 octobre suivant. Il s'agit, ce matin-là de passer deux cascades de quatre à cinq mètres. Une sorte d'escalier pour géant. En terme de métier, chez les kayakistes, on les appelle « les infranchissables ». Mais y en a-t-il pur Dédé, le kamikaze des torrents ?

Je savais qu'il me fallait passer la première chute tout droit au risque de me fracasser dans la seconde si je la prenais de travers. Entre les deux, il y avait une cuvette aux eaux tourbillonnantes. J'ai sauté sans réfléchir. J'ai senti mes genoux frapper les rochers. Une force colossale me broyait les os. Incapable de reprendre mon souffle, j'étais ballotté sous l'eau. En apnée. J'ai tapé de la tête. J'ai pensé une seconde : « Je vais mourir. Que vont devenir ma femme et mes deux fils ? » Et, aussitôt, je me suis senti happé par la seconde cascade. J'ai ouvert la bouche pour hurler et des litres de flotte glacée m'ont étouffé. Je crois bien que j'ai perdu conscience un instant.

Sur la berge, tout le monde s'affole. La petite silhouette rouge ballottée comme un fétu de paille disparaît au fond du torrent, zigzague entre les rochers sur les bords desquels elle vient ricocher, puis disparaît dans le bouillonnement des eaux déchaînées, en passant sous les cordes et les bouées de sécurité.

Mais déjà, Zumbu le sirdar, qui a réalisé le drame, lance la corde qu'il tient dans la main. Le lasso s'enroule autour du bras d'André Payraud et stop sa course folle.

Complètement assommé, on le tire sur la berge où il reprend ses esprits. Il n'a plus de palmes, plus de genouillère, plus d'hydrosac. Malgré les conseils du chef des sherpas, Dédé se précipite dans les flots dès qu'il a recouvré ses esprits. Durant une semaine, il est le jouet de la rivière en furie qu'il a décidé d'affronter jusqu'au bout, quitte à y laisser sa peau. Alors, elle ne le ménage pas Fracas de l'eau, qui déferle sur les rocs noirs esquivés de justesse, tonnerre des tourbillons qui happent leur proie, que seule protège une armure de latex et de plastique.

« Dédé la moquette », comme on le surnomme à Sallanches, parvient à échapper aux pièges mortels de la Kumbu Kola à force de volonté. A la puissance du courant, il oppose sa rage de vaincre. Dédé est meurtrit jusqu'à l'os, boursoufflé et à moitié disloqué, mais il a tenu son pari ...

Il est aujourd'hui aussi célèbre dans « sa » vallée- que ses compatriotes savoyards : Herzog, qui a vaincu l'Anapurna, et Patrick Vallençant, le skieur de l'impossible. Il a battu son propre record et dévalé tête baissée trente kilomètres, de l'un des torrents les plus froids du monde. Comme il l'avait prévu.

CAMILLE SCOFFIER